

LA JUMENT-BLANC

H. POURRAT, Trésor des c., XI, 300-311.

Il y avait une fois un roi qui avait une fille, mais plus belle que les étoiles, plus belle que le soleil!

Et le conte ne dit ni pourquoi ni comment cette fille est tombée en servage chez le grand diable d'enfer. Pour quelque pacte entre son père et le démon, peut-être, fait par une nuit de grande lune en la tour rouge. Ou bien pour quelque sort jeté par une mauvaise reine, un soir que la belle chevauchait au fond de la forêt. Mais suffisait qu'elle fût belle, la beauté attire la tribulation, comme, à ce qu'on dit, l'or attire la foudre

Le roi son père a su qu'elle était chez le Grand-Maître et changée en jument: au râtelier," entre tous les chevaux du diable. Il a fait courir par le pays qu'il la donnerait en mariage à celui qui saurait la tirer des griffes du Grand-Maître, la délivrer, la ramener ...

Un soir, un garçon se présente : bons bras pleins de courage, bon corps pour travailler, enfin tout bon, comme une cheminée de maison, et vaillant comme le feu. Sa mère n'était pas fille de la poule blanche, sa grand-mère n'était pas cousine de l'arc-en-ciel; mais il offrait de se jeter à travers les hasards, où princes ni barons ne voulaient rien tenter.

« Toi, dit le roi, toi, tu veux l'entreprendre? Penses-tu réussir?

- Sire le roi, je ne sais si je réussirai; je l'entreprends .»

Il est parti, il est allé tout droit s'engager comme palefrenier chez le Grand-Maître.

Le vivre n'y est pas bon et le service est rude. Baste pour ça. Pierre, - on l'appelait Pierre, ce garçon, - Pierre n'était pas de trois matins aux écuries qu'il a su retrouver la belle, la fille du roi! EJc était là sous forme de jument, une jument toute de robe blanche. La Jument-Blanc, disait ma grande, ma grand-mère : elle contait le conte en patois, mais ces deux mots français y revenaient toujours: la Jument-Blanc ... La fille du roi, donc, avait tout d'une jolie cavale au poil de neige, à la crinière d'argent. Elle avait cependant conservé la parole humaine. Et la lueur humaine au fond de son grand œil.

Du milieu d'un vrai train d'enfer, paille et fumier sautant, fouets et jurons claquant, Pierre, tout doux, a pu lui parler. Il lui a dit pourquoi il était là, pourquoi il s'était fait palefrenier chez le diable. Et que sa grande affaire, c'était la ramener au jardin de son père.

Elle a vu Pierre si plein de cœur et si hardi à l'entreprise qu'elle a osé le croire. En entente, tous deux, ils viendraient quelque jour à bout du diable et de ses diableries. Alors, dans cet espoir venu, comme elle a regardé le garçon qui était là pour elle, comme elle s'est remise à vivre ...

« Mais prends-toi garde! O Pierre, prends-toi garde! Il faudra tout bien calculer, puis faire comme la foudre.

- Dès que vous me direz de faire, rien ne me coûtera. Partons dans le vent, à tous risques! »

Et rien que cette voix de Pierre, sa voix de bon vouloir lui a remué le cœur. Mais dans son sort d'endérnoniée, elle voyait les choses aussi bien que le diable; ou mieux, il y aura toujours plus de finesse du côté du cotillon que du côté de la culotte.

« Partir tout de suite? Non pas! Attendons que le maitre parte, qu'on le sache en campagne, à mille lieues d'ici. »

Pierre a su souplement manœuvrer, aux écuries. On fait une corvée pour quelque camarade; on paie chopine au maitre palefrenier. Même chez le diable, on a tout, en payant à boire. En fin finale, Pierre a été chargé de panser la Jument-Blanc. Le matin lui donner l'avoine et le soir lui donner la paille. Au lever du soleil, il tressait sa crinière; il l'étrillait, au coucher du soleil.

« Étrille-moi bien fort! Étrille-moi plus fort!

- Oh, pauvre Jument-Blanc, j'ai peur de vous faire mal!

- Non, non, étrille-moi! Je te demanderai plus forte chose un jour. Étrille-moi! Étrille-moi ! »

Il n'aurait pas osé la caresser, ni seulement lui poser la main dessus. Mais au pansage, il y allait tant qu'il y pouvait. Et de fait, plus il l'étrillait, plus elle prenait de beauté, de vigueur. Sa robe blanche luisait comme la lune de mai, après les grandes pluies.

En étrillant, il disait ce qui se passait au logis; en bouchonnant, ce que faisait le Grand-Maître.

« Sera-ce cette fois? a-t-il couru une matinée demander à la Jument-Blanc. Le Grand-Maître est parti pour le château de Plaisance!

- Ce n'est pas assez loin, ce n'est, plus assez tôt. Nous faut prendre patience. »

Une semaine après, au mariner, par beau soleil levant, Pierre, tout courant, est revenu.

« Et cette fois? Le Grand-Maître est parti pour le bois des Quatre-Vents !

- Ce n'est pas assez loin, ce n'est pas assez tôt. Nous faut encore attendre. »

Une semaine après, dès l'aube grise, Pierre est arrivé hors d'haleine.

« Et cette fois? a-t-il murmuré à l'oreille de la Jument-Blanc. Le Grand-Maitre vient de partir pour le Fin Bout du Monde!

- Alors, c'est notre jour. Vite, comme la foudre! Bride-moi, selle-moi! Prends une brosse, une étrille, une éponge. Puis, saute en selle, et, partons, dépêchons. Tiens-toi ferme, surtout, ne t'avise pas de choir ... Il va falloir aller, si nous savons aller! »

Toute la journée, la nuitée, sans décevoir, elle a couru et galopé vers le royaume de son père. Le sable et les cailloux volaient sous ses sabots. A grand train, toujours plus grand train, par la grand-lande!

Au matin, quand le soleil a levé la rosée, des trainées de brouillard ont monté de partout. Puis, le soleil les a levées aussi. Alors la Jument-Blanc, fuyant à toutes brides, a dit au cavalier :

« Pierre, retourne-toi de moment en moment. Regarde bien si tu ne vois rien sur la route.

- Oui, je regarde, Jument-Blanc ... Mais je ne vois rien que les moutons dans la plaine et la bergère à les garder. - Pierre, tâche d'ouvrir les yeux! »

Derechef, au premier détour, Pierre se retourne.

« Je ne vois rien que la poudre de notre course qui traîne encore une lieue derrière. »

Au deuxième détour, sans attendre, il tourne la tête:

« Ah, cette fois, tout là-bas, tout là-bas, je vois un autre nuage de poudre qui s'élève .»

Au troisième détour, il tourne la tête encore.

« Je vois, je vois ce nuage qui gagne. Il arrive, il arrive!

- Le diable vient sur nous », a dit la Jument-Blanc. Elle file, bride abattue, file à raser la terre.

Elle perd du terrain, pourtant. Alors elle a crié : « Laisse tomber la brosse! »

Sitôt cette brosse tombée, s'est dressée derrière eux une forêt obscure. Si serrée y est la futaie, la branche y est si noire, si retombante, et si dru le hallier, la ronce y jette tant d'arceaux, qu'on n'y voit pas à s'y frayer chemin. Il n'a pas bon, le diable, si rapide soit-il, si véhément et si terrible, à traverser cette forêt sauvage.

« Pierre, veille toujours. Et tiens-toi ferme en selle!

Mais de moment en moment retourne-toi. Surveille la route, derrière nous!

- Je ne vois rien, ma Jument-Blanc, si ce n'est le chemin poudroyant de cette poudre qu'a levée notre course.

- Regarde bien, Pierre, mon ami Pierre.

- Ha, maintenant, par là-bas, par là-bas, au débouché de la forêt, je vois monter un autre nuage de poudre.

- Grossit-il et approche-t-il ?

- Il grossit, et vite, et vite, et il approche.

- Pierre, c'est le Grand-Maître. Laisse tomber l'étrille. »

Sitôt l'étrille tombée, s'est dressé derrière eux tout un canton de rocs et de ravines. Des escarpements, des à-pics, leurs plongées et leurs remontées; les uns

derrière les autres, parois de pierres, clapiers, éboulis ... Si véhément et terrible soit-il, il n'a pas bon, le Grand-Maître, à escalader, dévaler un tel canton de roches et de précipices. Il presse sa monture, mais vingt fois, trente fois, manque de culbuter, pêle-mêle avec son cheval et cul par-dessus tête.

La Jument-Blanc, cependant, file ventre à terre. Vite et plus vite, encore plus vite! Et sans doute qu'elle a repris un peu d'avance. Elle vole comme l'hirondelle en sa lancée par le milieu de l'air. Et vole, mon cœur vole!

« Ha, tiens-toi ferme, Pierre, mon ami Pierre! J'entends l'air de la course siffler dans tes cheveux.

- Je me tiens ferme, ma Jument-Blanc, et je regarde.

- Regarde bien. Derrière nous, surveille notre route!

- Jc ne vois rien, si ce n'est la queue du chemin qui est encore à poudroyer.

- Et maintenant, Pierre, mon ami Pierre ?

- Ha, maintenant, au débouché du pays des roches et des ravines, je vois un autre nuage de poudre qui se lève ... Il grossit, il approche ... Comme il approche vite.

- C'est le Grand-Maître qui va nous joindre. Prends l'éponge, à présent; laisse-la tomber derrière nous. »

La fine fille! Comme elle a su prévoir et garantir. Cette fois, c'est une mer qui s'étend derrière eux, une mer, lame par lame qui s'étale, s'étale, prend du large à travers les campagnes. Le Grand-Maître, si furieux soit-il, il faut qu'il la contourne. Au diable vauvert, il faut qu'il aille chercher un détour qui n'en finit plus.

La Jument-Blanc, elle, cependant, ne va plus comme un cheval, mais comme le vent en l'ouragan.

« Oh, Pierre, mon ami Pierre, peut-être serons-nous sauvés. Je reconnais les arbres et les routes, je sens passer cet air qui passe au jardin de mon père. Nous sommes à présent en terre de chrétienté. Et plus rien ne nous peut le diable! »

Enfin, enfin, ce n'a plus été cette folie de la course, ce vent qui ronfle, cette poussière qui fuit. La Jument-Blanc allait, galopant sans effort le long des vertes haies.

Tout à coup, Pierre a aperçu sur le gazon une plume dorée. Et plus dorée encore que celle du loriot!

- Au loriot, la Sainte Vierge l'a donnée pour le récompenser d'avoir caché l'Enfant en son nid sur les chaumes, quand les soudards du roi Hérode cherchaient partout ce petit Jésus ...

« Oh, Jument-Blanc! Vois-tu la belle plume. Arrête, que je la ramasse!

- Non, Pierre, mon ami Pierre ne la ramasse pas! Elle ne t'apporterait qu'embarras et qu'ennuis.

- Si, si, cette plume est trop belle, et nous revenons de trop loin. Je veux rapporter la plume d'or. »

Ha, comme il aurait dû écouter sa mie, la Jument-Blanc qui l'avait si bien conseillé en toutes choses! Mais allez empêcher un garçon qui vient de l'emporter en une rude affaire, de se sentir tout glorieux! Pierre voulait piquer la plume d'or à son bonnet.

Il ne l'a mise pourtant qu'entre sa chemise et sa casaque, étant allé la ramasser sur l'herbe.

Un peu plus loin, toujours sur ces frontières de la terre de chrétienté, il a vu briller un fer à cheval. Et ce fer était d'or aussi.

« Oh! Jument-Blanc, le beau fer à cheval. Il faut que je le prenne!

- Pierre, mon ami Pierre, laisse là ce fer à cheval. Il ne t'apporterait qu'embarras et qu'ennuis.

- Si, si, il est trop beau et nous revenons de trop loin. Je veux rapporter au pays ce fer à cheval qui est d'or. » Il a sauté à terre, a pris le fer et l'a mis dans sa poche.

Continuant leur route, sont arrivés aux bords d'une rivière.

Dans un petit bras d'eau, parmi les jaunes fleurs d'iris, ils ont vu se débattre un énorme poisson. Il s'y était engagé, en se jouant par imprudence, et l'eau ayant baissé sous les rais du soleil, il ne pouvait plus en sortir. Le pauvre ouvrait une gueule béante et suffoquait, près de sa mort.

« Pierre, descends, va prendre ce poisson et remets-le dans l'eau.

- Ho, Jument-Blanc, est-ce la peine que tu t'arrêtes?

Que nous fait ce poisson ? Dépêche! Galope par la plaine, que nous soyons tantôt au château de ton père.

- Pierre, mon ami Pierre, tu t'en trouveras bien : fais ce que je te demande! »

Pierre l'a donc fait, sans hausser les épaules, pour l'amour de sa Jument-Blanc. Puisqu'elle attendait cela de lui ... Que leur faisait pourtant ce gros poisson, sa vie, sa mort? Lui, Pierre, n'aurait même pas à se faire gloire de l'avoir pris pour leur souper, alors qu'il se sentait tout fier de rapporter le fer d'or, de rapporter la plume d'or.

Enfin, il a de nouveau sauté à terre, a saisi le poisson par les ouïes, dans les feuilles d'iris, l'a reporté à la rivière.

« Tu viens, a dit le gros poisson, de me rendre la vie. Si quelque jour tu avais quelque affaire de rivière, de lac ou de mer, parais seulement sur ce bord. Appelle-moi trois fois : « À moi, roi des poissons! » Dans le moment, tu me verras. Car tu as pour toujours le roi des poissons à ton service. »

Trois jours de galop encore il a fallu. Enfin la Jument-Blanc et Pierre son cavalier sont arrivés devant le château du roi .

Et les trompettes ont sonné du haut des tours.

Quel accueil, quel accueil! Et du roi, et de tous.

... La Jument-Blanc, cependant, demeurait blanche cavale. Pierre continuait de prendre soin d'elle avec tout ce qui se peut d'amitié, au lever du soleil de tresser sa crinière, de l'étriller au coucher du soleil. Espérant, puis désespérant, n'ayant de pensée que pour elle et pour son sort. Et elle, délivrée mais toujours liée à ce sort, elle n'avait de pensée que pour lui, qui était venu la chercher chez le Grand-Maître, qui l'avait ramenée ...

Un matin, elle lui a dit:

« L'heure est venue, il faut que tu me donnes un coup de couteau dans le flanc.

- Oh, Jument-Blanc, ma Jument-Blanc, jamais je ne le ferai!

- Il faut que tu le fasses.

- Je ne peux pas le faire.

- Ne t'es-tu pas bien trouvé de faire ce que j'ai dit? Et tu te serais mieux trouvé encore de m'écouter en toute chose, pour le fer d'or, la plume d'or. Fais ce que je te demande.»

Il était bien hardi, prêt à se jeter en tout hasard. Devant ce hasard-là, pourtant, il s'apaurait. Il avait couteau au côté, mais non courage entier pour faire telle besogne.

Sur la parole de sa chère Jument-Blanc, il s'est décidé, pour finir.

Il a tiré le couteau d'or fin de sa gaine ... Et la cavale a disparu.

A apparu la fille du roi sous forme de fille.

C'était un mauvais sort, puisque le sang l'a défait. - Ceux qui s'entendent à ces choses le savent : pour dédémonier les loups-garous, il faut ainsi les blesser au gros sang, d'un coup d'épieu, d'un coup de hache ... - La belle était délivrée, cette fois, la belle des belles, plus belle que les étoiles, plus belle que Je soleil.

Ne restait qu'à faire les noces.

Le roi, cependant, fronçait le sourcil. Ce Pierre, ce garçon palefrenier, qui n'était rien, qui n'avait rien, épouser la fille du roi toute couronnée en diamants!.. ..

Et le roi se roidissait devant ce mariage comme barre de char.

Le pauvre Pierre alors a eu une idée bien fâcheuse, il s'est fait gloriole de la plume d'or qu'il avait rapportée, il l'a piquée à son bonnet.

Le roi lui a dit :

« Une plume ne saurait suffire. Je ne te donnerai ma fille que quand tu apporteras l'oiseau qui porte plumage d'or. »

Et Pierre en grande peine n'a pu qu'aller rapporter cela à sa belle prétendue.

« Pierre, mon ami Pierre, si tu avais su m'entendre! Maintenant, va faire une cage, toute d'or, entends-tu, et lorsque tu l'auras, porte-la à l'endroit où tu as ramassé la plume. Là, tu en ouvriras la porte, tu crieras bien haut, par trois fois :
« A moi, l'oiseau des plumes d'or! » L'oiseau viendra, il entrera dans cette cage. Alors referme-la et rapporte-la à mon père. »

Ainsi dit, ainsi fait; et tout de point en point.

Pierre croyait qu'il n'y avait plus qu'à faire les noces.

Mais le roi continuait de froncer le sourcil. Et Pierre n'a pu se tenir, le fol, de montrer le fer d'or, d'en faire aussi parade.

« Qu'est-ce qu'un fer? a dit le roi. Je ne te donnerai ma fille que lorsque tu auras ramené le cheval qui porte ferrure d'or. »

Voilà Pierre en plus grande peine que jamais. Il n'a su qu'aller rapporter cela à sa belle prétendue. Que les amoureux ont de peines, que les amoureux ont de maux!

« Pierre, mon ami Pierre, si tu avais su m'entendre!

Maintenant, va faire faire selle, bride et harnachement d'or. Lorsque tu les auras, porte-les à l'endroit où tu as ramassé le fer. Là, tu crieras bien haut, trois fois :
« A moi le cheval dont la ferrure est d'or! » Et le cheval viendra. Bride-le, mets la selle sur le dos, et monte-le, ramène-le à mon père. »

Ainsi dit, ainsi fait, et tout de point en point.

Pierre croyait, cette fois, croyait bien qu'il n'y avait plus qu'à faire les noces. Et lui, il se gardait de donner prise au roi une troisième fois.

Le roi s'est mouché sans rien dire.

Puis il s'est mouché de nouveau et il a dit :

« Depuis trois jours, je suis en peine. Il y a trois jours, pour mes raisons, je me suis mis en colère. Dans ma colère, par la fenêtre de ma plus haute chambre, j'ai envoyé au milieu de la mer mon bâton de roi et ma couronne. Il faut que tu me les rapportes, sans quoi les noces ne peuvent avoir lieu. »

Voilà Pierre en plus grande peine que jamais. Il n'a su qu'aller rapporter cela à sa belle prétendue.

« Sa couronne et son bâton de roi! Comment les retrouver, au fin fond de la mer. Ha, je vois bien que sous couleur de me demander cela, il ne veut que rompre sa promesse. Alors, il vous fera épouser par quelque autre, le fils d'un duc, un prince couronné!

- Va, je suis pour être ta femme! Nous avons traversé ensemble de pires hasards. N c désespère pas, maintenant. - Mais le roi veut sa couronne et son bâton royal : que lui dirai-je? que ferai-je?

- Pierre, mon ami Pierre, ne te souvient-il plus que tu as sauvé la vie au grand roi des poissons? Recours à lui présentement. Appelle-le à ton aide. »

Pierre a couru, couru, vers la rivière, et il ne s'est arrêté qu'à la rive.

« A moi, roi des poissons! »

Au premier cri, Pierre a vu tout au loin bouillonner une écume.

Au deuxième cri, a vu l'écume venir à lui.

Au troisième cri, a vu paraître le roi des poissons. Pierre lui dit ce qui l'amène: qu'il faut retrouver au fond des eaux le bâton de roi, la couronne de roi.

Le grand roi des poissons embouche un cor qui lui pend sur la panse. Il en joue par trois fois.

Aussitôt de la mer, des fleuves, des rivières, sous un remuement d'eau et des bouillons d'écume, accourent à la foule tous les poissons du monde.

« En est-il un de vous qui ait trouvé la couronne et le bâton de roi ? »

Le grand roi des poissons le leur a demandé une première fois.

Et de ceux qui sont là, pointant la tête hors des ondes, pas un n'a répondu.

Il le leur a demandé une deuxième fois. Il le leur a demandé une troisième fois. Alors le roi les compte.

Il voit qu'il en manque un. « Me manque mon poisson, celui que je sais bien. »

Derechef, il embouche le cor. Derechef, il en joue.

Et vite, et vite, on a vu arriver sous un bouillon d'écume le poisson qui manquait à la grande assemblée des poissons .

« Hé, l'attardé, pourquoi tant de retard?

- Ha, grand roi des poissons, c'est qu'au fond de la mer j'ai trouvé quelque chose, quelque chose que je n'ai pu avaler de ma gueule. Jc ne m'en suis pas dépêtré : j'ai dû le traîner jusqu'ici. »

C'est le bâton, c'est la couronne.

Le grand roi des poissons les a remis à Pierre. Pierre l'a tant remercié. Mais sans bien s'attarder. Il tardait tant à Pierre de les remettre au roi, au père de sa belle!

La belle l'attendait sur la porte du château. Elle l'a vu de loin revenir, apportant couronne et bâton. Dans ses deux bras l'a pris et tous les soudards de son père ne l'en auraient plus arrachée. A travers les hasards, et sans laisser la peur ou la mauvaise fortune attaquer l'amitié, ils avaient su, ces deux, rester fidèles. Fidèles comme l'or et l'argent que n'attaque jamais la rouille. « Nous sommes pour être mari et femme! »

Cette fois, les noces se sont faites.

Pour se rattraper de l'attente, on les a fait durer sept jours. Les moutons se promenaient tout rôtis par la ville. En détachait épaule ou gigot qui voulait. Pauvre de moi, qui n'ai pas su m'y prendre! C'est le mouton qui m'a détaché un coup de pied. Petits, mes amis, quelle ruade, puisqu'elle m'a du pays de Pierre et de sa belle envoyé jusqu'ici pour vous faire ce conte! ...